

Montpellier Danse : Robyn Orlin et Albert Ibokwe Khoza



"And so you see" © Jérôme Seron

Ne demandez pas combien de kilos pèse Albert Ibokwe Khoza. Il pèse, dans le paysage artistique. Ou bien il va peser. Son humour, sa présence, son extravagance, sa voix, sa gestuelle, sa liberté, son courage pourront faire de lui une sorte de Steven Cohen noir. Et Robyn Orlin aura été sa metteuse en orbite, même si Khoza a déjà créé plusieurs pièces de théâtre ou de danse, et que sa dernière création, *Influences of a Closet Chant*, a été présentée en France, et notamment à Montpellier.

C'est lui qui a approché Orlin, dont il étudiait le travail à l'université. And so you see... our honorable blue sky and ever enduring sun... can only be consumed slice by slice...(1) est le fruit de leur rencontre. Face à ce corps plantureux, aussi féminin que masculin, à l'image d'une sculpture de Botero, face à l'exubérance de l'énergie performative de ce danseur, acteur et chanteur dévastateur, Orlin adopte le bon réflexe : Celui de la sobriété.

Même l'usage de la vidéo est ici, paradoxalement, modéré, alors que le corps et le visage de Khoza apparaissent en permanence sur un

écran de fond à la démesure des sept péchés capitaux qui constituent une trame de fond, un Leitmotiv sous-jacent. L'orgueil est celui d'un dictateur vaniteux, l'avarice celle d'un gourmand qui donne à sa mastication d'oranges pressées de ses propres mains un goût de luxure. Jalousie, avarice et paresse ne font qu'une.



"And so you see ..." © Albert Ibokwe Khoza

Orlin dit vouloir « coloniser Mozart » et faire de son Requiem un chant pour l'humanité. Mais il l'est déjà. Le pied de nez de So you see... consiste à « coloniser » l'image inconsciente de la position de pouvoir de l'Europe vis-à-vis de l'Afrique, qui continue de résonner dans la figure de la Vénus Hottentote, Saartjie Baartman.

Khosa prend le pouvoir en exhibant son corps et appelle sur scène deux spectateurs (choisis – et donc colonisés – explicitement, avec une autorité certaine) pour laver le corps de Khosa: Les bras, les jambes, et plus encore... Son « Je ne suis pas encore propre ! » ironise sur l'obsession de blanchir sa peau qui continue de faire des ravages dans certaines communautés noires et retourne les attitudes des colonisateurs vis-à-vis de leurs domestiques. Mais la bête de foire qu'il campe est d'une complexité et d'une finesse extraordinaires

"And so you see..." – Galerie photo © Jérôme Seron



Tout se dit ici de façon tellement ludique et naturelle qu'on doit espérer que ce ne soit pas la dernière collaboration entre Khosa et Orlin, qui a trouvé ici un artiste complice parfait. Car s'il est vrai que ce solo révèle Khosa, il est vrai aussi que ce performer hors pair permet à Orlin de donner le meilleur de son art, plaçant chaque geste artistique de façon aussi précise que jouissive .

Thomas Hahn

*Et donc voilà... Notre ciel bleu et honorable et notre soleil éternel... Ne peuvent être consommés que tranche par tranche...

Création mondiale au festival Montpellier Danse
Le 1er et le 2 juillet à 20H

Tournée :
31 octobre–12 novembre Théâtre de la Bastille, Paris
15–19 novembre ADC Genève
17–18 mars L Germe du Buisson, Noisiel
21–22 mars CDN Rouen



IDENTITÉS



Albert Ibokwe Khoza a été repéré par la chorégraphe Robyn Orlin. PHOTO JEROME SERON

Albert Khoza, pop-chamane de Johannesburg

Performeur king size, sorcier gay, ogre humaniste: le jeune acteur sud-africain explose dans une relecture délirante des «Sept Péchés capitaux».

Où se cachent aujourd'hui les véritables «bêtes de scène»? Non pas les pop-stars glamours et bien marketées, mais les créatures hybrides, fascinantes et repoussantes, de celles capables de bousculer leur public avec insolence et de se réinventer en une multitude de personnages déments? Une réponse possible se trouve aujourd'hui loin des circuits commerciaux, sur le plateau de l'artiste sud-africaine Robyn Orlin, qui a su dénicher parmi la nouvelle génération de performeurs de Johannesburg un jeune acteur de 28 ans à l'énergie monstre et aux identités mouvantes. Dans *And So You See...* Albert Ibokwe Khoza est seul, sur un trône, pour une version sur-tripée des *Sept Péchés capitaux*. Et devant un

public mi-effrayé mi-aimanté, c'est en rock-star XXL qu'il mime un orgasme bruyant sur le *Lacrimosa* de Mozart, dégage une danse zoulou devant un énorme gif animé de Vladimir Poutine, transforme aussi deux spectateurs en esclaves adorateurs chargés de laver son corps obèse, noir, nu, maquillé. Une façon de rejouer de biais les problématiques postcoloniales qui enflamment le débat bien au-delà du seul cas sud-africain. Façon de dessiner aussi, en creux, le portrait de ce jeune artiste excentrique de Soweto qui lutte au quotidien pour la reconnaissance de ses identités multiples et a priori contradictoires. Attablé face à nous dans un café parisien, Albert Khoza confirme: il se rêve en être pluriel, tribal et connecté, militant pour la valorisa-

tion des cultures noires et anticommunautariste, traditionaliste et gay: «*Beaucoup de sangoma [des chamanes, ndr] sont homos comme moi. C'est curieux mais c'est un vrai sujet...*» Il se présente avant tout comme guérisseur et artiste – ce qui pour lui revient au même: «*Je suis sorcier, je guéris en convoquant les ancêtres et j'envisage l'art comme une autre forme de guérison.*»

Fashionista. Il doit sa vocation d'artiste à ses parents: un père policier aujourd'hui décédé issu du peuple tsonga et une mère institutrice issue du peuple zoulou. «*A la maison, les tâches ménagères étaient inversées entre mon père et ma mère, ce qui est encore proscrit dans les townships. J'ai eu la chance de vivre une enfance favorisée dans un quartier défavorisé, résume-t-il. Ma mère m'emmenait tout le temps au théâtre et au cinéma. Le film Cinema Paradiso de Giuseppe Tornatore a tout déclenché, j'ai tout de*

suite voulu être le personnage du film et c'est à partir de ce moment que j'ai su que je serais acteur, et non policier à mon tour comme l'aurait voulu la coutume.» C'est durant ses études d'art dramatique à l'université du Witwatersrand qu'Albert Khoza, jeune garçon «*extrêmement timide et secret*», développe ses engagements. Là-bas, il rejette l'enseignement trop eurocentré «*où l'on privilégiait toujours les noms de Jacques Lecoq ou de Trisha Brown sans nous dire quoi que ce soit de nos traditions artistiques africaines*». Il apprend aussi à braver cette homophobie «*intégrée par les Sud-Africains dès la plus tendre enfance sans que le gouvernement entende lutter par l'éducation*» – les homosexuels sont protégés par la loi mais encore largement discriminés en Afrique du Sud. Un combat qui passe aussi par l'affirmation de ce look de fashionista mystique qu'il détaille devant nous: lunettes de vue façon secrétaire



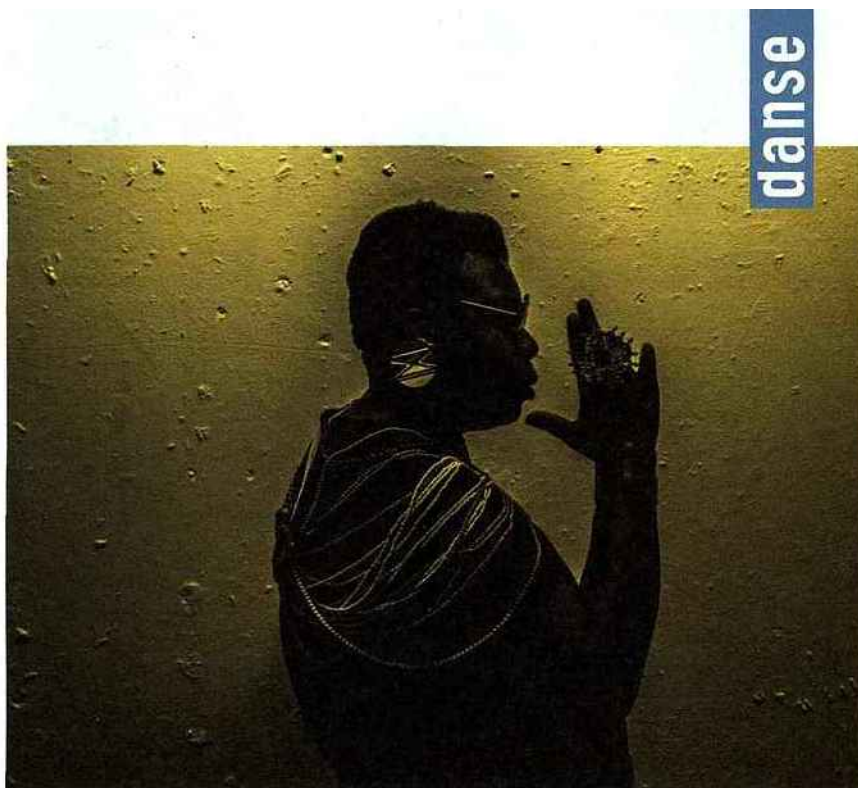
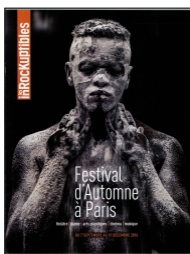
Mad Men, rouge à lèvres noir des zoulous, coiffe tribale, os de chèvre aux poignets, *«l'outil des guérisseurs»*. Et sur les doigts d'une seule main : une fourchette, une cuillère et un boulon de voiture, montés en trois bagues, symboles de sa grand-mère, de sa mère et de son père. *«C'est pour rester toujours connecté à ma famille.»* Aujourd'hui, il se revendique azanien, un groupe politique fondé en 1978, *«même si je ne me retrouve pas dans l'attitude revancharde de certains militants. Que fait-on pour dépasser les logiques raciales ? Avec Robyn, c'est ce qu'on questionne dans la pièce»*.

«Confiance». La programmation de cette pièce en Afrique du Sud n'ira pas sans malaises. Car Robyn Orlin, artiste adoubée des réseaux culturels occidentaux, est extrêmement controversée dans son pays, où sa position de metteuse en scène blanche employant des acteurs noirs passe pour du racisme – et peu importe qu'Orlin entende justement problématiser l'ambiguïté et la violence des relations entre communautés. *«Quand j'ai annoncé à certains de mes amis que je travaillais avec elle, beaucoup m'ont regardé inquiets, comme si elle allait me manipuler ! Sauf que nous travaillons en collaboration étroite, une collaboration tumultueuse parce qu'on s'est clashé durant tout le projet ! Mais j'ai eu raison de lui faire confiance. Et elle m'a appris des tonnes de choses : sur la géopolitique notamment, elle qui est branchée non-stop sur CNN.»*

Robyn Orlin, aujourd'hui installée à Berlin, n'a d'ailleurs pas l'assurance de pouvoir jouer *So You Can See...* au Cap. Pour ce qui est de Johannesburg, c'est plus probable : *«Je sais que tout l'intérêt du travail de Robyn est de susciter des discussions enflammées là-bas, mais j'avoue que j'appréhende quand même.»* Aussi parce qu'à «Joburg», la mère d'Albert Ibokwe Khoza serait dans la salle. *«Je sais qu'elle sera choquée mais qu'elle pleurera, comme à chaque fois qu'elle me voit sur scène et qu'elle repense à l'enfant chahuté et réservé que j'étais.»*

ÈVE BEAUVALLET

AND SO YOU SEE... de ROBYN
ORLIN avec Albert Ibokwe Khoza.
Théâtre de la Bastille (75011), dans le cadre du Festival d'automne.
Du 31 octobre au 5 novembre.
Puis du 15 au 19 novembre à l'ADC, Genève (Suisse) ; les 17 et 18 mars à la Ferme du Buisson, Noisiel (77) ; les 21 et 22 mars au Théâtre des Deux Rives (CDN Normandie), Rouen (76).



chamane moderne

Le jeune performer sud-africain **Albert Ibokwe Khoza** illumine le spectacle imaginé par Robyn Orlin en donnant une incarnation mémorable à tous ses questionnements.

On a croisé Albert Ibokwe Khoza un soir dans les recoins du Centquatre à Paris : il prenait la pose dans une parure de fête qui le faisait ressembler à un prince africain. Il n'était pas là par hasard : quelques minutes plus tard, Albert donnait son premier solo pour une poignée de spectateurs passablement envoûtés. Sa présence – plus que sa carrure – en fait un chamane des temps modernes. La scène est son monde depuis qu'il a 10 ans. Il se demande "pourquoi ne peut-on être gay et s'intéresser à la culture traditionnelle sud-africaine" ? Dans ce rituel à l'humour noir, Albert Ibokwe Khoza se mettait à nu, au propre comme au figuré. Il était presque logique que sa trajectoire de jeune performer croise celle de Robyn Orlin, chorégraphe engagée. Elle lui offre aujourd'hui un solo à part : *And So You See... Our Honourable Blue Sky and Ever Enduring Sun... Can Only Be Consumed Slice by Slice*. Cette dernière n'a pas son pareil pour appuyer là où ça fait mal.

La société, sud-africaine mais pas seulement, est un creuset de questionnements et d'incertitudes. Le jeune Albert, lors de ses études à l'université de Witwatersrand, s'était révolté contre les règles de l'institution, refusant de lire et de se référer aux ouvrages sur la danse chargés d'eurocentrisme. Il écrit désormais sa propre histoire – en mouvement. Albert Ibokwe Khoza pense que "le théâtre et la danse, et l'art en général, sont des armes de mémoire, de combat, de sensibilisation et de changement". Le voici à sa juste place, en première ligne. **Philippe Noisette**

And So You See... Our Honourable Blue Sky and Ever Enduring Sun... Can Only Be Consumed Slice by Slice

projet de Robyn Orlin, **du 31 octobre au 12 novembre au Théâtre de la Bastille**, Paris 11^e, tel 01 43 57 42 14, www.theatre-bastille.com

Festival d'Automne à Paris
tél 01 53 45 17 17,
www.festival-automne.com



4 minutes de lecture

Scènes

Marie-Pierre Genecand

Publié mercredi 16 novembre
2016 à 20:10.

SCÈNES

A Genève, l'Afrique du sud se fait homme

A lui seul, sur la scène de l'adc, il raconte la beauté, les viols, la gourmandise de son pays meurtri. Albert Ibokwe Khoza règne sur le plateau, mais doit son rayonnement à la direction habile de la chorégraphe Robyn Orlin

Le «Requiem de Mozart» est poignant. Le thème, les viols correctifs infligés aux lesbiennes et aux gays en Afrique du Sud pour les «guérir», est déchirant. Mais, sur la scène de l'adc, depuis mardi, on ne voit que lui. Albert Ibokwe Khoza, mi-homme, mi-femme, mi-cabotin, mi-démon. Aussi difficile à identifier que fascinant. Un surhomme ou demi-dieu, qui passe de la douceur amusée à la violence la plus cinglante. Il fait peur, oui, et hantera vos nuits. Mais cet astre ne serait pas si rayonnant sans la maîtrise dramaturgique de Robyn Orlin. C'est elle qui signe cette pièce au titre impossible: «And so you see... our honourable blue sky and ever enduring sun... can only be consumed slice by slice» («Et donc voici... notre ciel honorablement bleu et notre constant soleil... qui ne peuvent être consommés que petit à petit»). Et c'est elle qui cisèle les angles de ce cérémonial rebelle dans lequel surgit aussi la figure de Vladimir Poutine.

Albert Ibokwe Khoza. On l'a découvert à L'Usine, en janvier dernier, dans «Influences of a Closet Chant». Une performance au programme d'Antigel qui oscillait entre rituel chamanique et danse chaloupée. Le moment était déjà saisissant, mais le spectacle s'essouffait entre incantations opaques, apostrophes au public un peu faciles et déhanchements lancinants.

Un amuseur qui aime l'excès

Ici, sous la direction de Robyn Orlin, aucun essoufflement. Scandée par les sept péchés capitaux et le «Requiem de Mozart» qui vient et revient comme un refrain, la soirée visite

Entre violence et rire, danse et paroles acerbes, Albert Ibokwe Khoza dépeint son pays, une terre d'antagonismes. (Jérôme Séron)

PUBLICITÉ



les terres de la jouissance et de la souffrance pour tenter de comprendre ce qui sous-tend la violence. Résumé ainsi, on pourrait imaginer un spectacle sombre. C'est tout l'inverse. Albert Ibokwe Khoza est d'abord un amuseur qui aime l'excès. Dès sa première apparition, de dos et dans un cocon de drap blanc, le maître de cérémonie, filmé et projeté sur grand écran, excite la curiosité.

Débarrassé de son linceul blanc, le danseur apparaît emballé dans un film alimentaire transparent. Il pourrait suffoquer. Au contraire, il s'étire avec volupté, les yeux fermés. L'art du contre-pied. Plus tard, le roitelet engouffre des oranges par poignées, peau comprise, et son corps ruisselle de cette débauche fruitée. Sur le «Rex tremendae» du Requiem, la séquence est sauvage, dérangeante. Mais le pire va venir. Pour se libérer du film plastique qui l'entrave encore, le danseur joue du couteau et on craint pour ses yeux.

Quand c'est non, c'est non

Si le viol s'esquisse dans ces menaces physiques, il est aussi évoqué de manière plus explicite. Ce moment du début, où l'homme replet manie le fouet, corrige le fauteuil de coups rageurs, avant de mimer un coït ambigu, traversé de cris stridents. Quand c'est non, c'est non. Sauf que l'eunuque, encore emballé dans du plastique, est entravé. Manière de montrer que lorsque la police et la justice ferment les yeux, comme c'est le cas en Afrique du Sud, la victime ne peut être respectée.

Spectatrice corrigée

Pourtant, on l'a dit, «And so you see...» est d'abord un spectacle réjoui. Les oranges qui débordent sur le corps, c'est collant? L'histrion demande à un spectateur et à une spectatrice de venir le laver. «Clean and talk at the same time!», intime-t-il, autoritaire, lorsque la jeune fille, questionnée sur son métier, interrompt son geste pour cogiter. On rit de ce côté intraitable. On rit aussi lorsque le même Albert, des bijoux à chaque doigt, danse avec Poutine qui, dans un film projeté sur grand écran, esquisse un jerk emprunté. Et on rit encore quand le cabotin dresse la longue liste des pays jaloux de l'Afrique du Sud, terre vernie en matières premières...

Violence et rire, donc. Et encore beauté. Le tableau d'«And so you see...» ne serait pas complet si on omettait de parler de ce festival de chair voluptueusement secouée – hommage au mangouste, danse du pays –, de ces plumes de couleurs vives accrochées aux hanches dodues, ou de ces visages nés du maquillage, reine nubienne et déesse bleue. Albert Ibokwe Khoza est un homme univers. Dans la souffrance, comme dans la jouissance, on ne se lasse pas de le regarder.